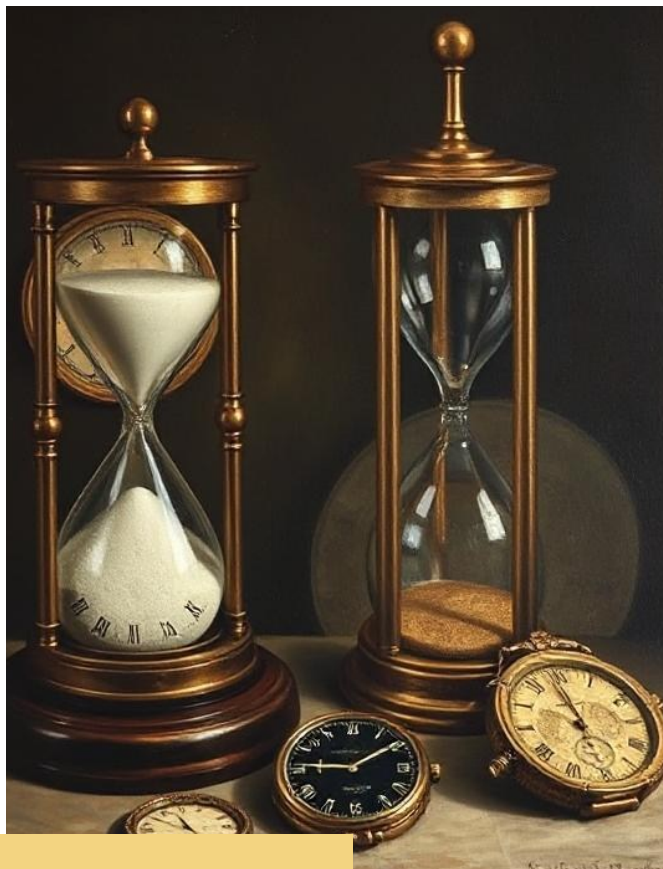


Amitiés Dominicaines



LE TEMPS

Bulletin du Laïcat dominicain n° 327

Avril - Mai - Juin 2025

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines francophones, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les frères prêcheurs et les moniales de la Province St Thomas d'Aquin en Belgique. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et tous ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Président des fraternités dominicaines de Belgique francophone :

Pierre-Paul BOULANGER

0473 67 39 97 – president@laicsdominicains.be

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 327 - *Le temps*

	Édito	3
Dossier	Avec le temps, va...	5
	Temps des faits, temps des événements	9
	Le bonheur de l' « en vue de rien »	14
	Le temps de l'homme et le temps de Dieu dans les psaumes	29
	Le repos du Sabbat : un acte de liberté	23
	Le temps dans la vie contemplative	29

Éditorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos », disait Blaise Pascal.

Que faisons-nous de notre temps ? Avons-nous les yeux rivés à notre montre, dans une course permanente à la performance, où tout est soigneusement prévu et organisé, voire minuté, où plus rien ne peut nous surprendre ?

Quelle place laissons-nous à l'inactivité, ces moments en vue de rien où nous osons nous libérer de nos objets, de notre travail, de notre agitation quotidienne et ne rien faire, prendre le temps ?

Comme lorsque nous flânon sans but ou contemplons la flamme du feu, dans le silence. Quand nous nous arrêtons pour passer en mémoire la journée ou notre histoire. Quand nous prenons le temps de laisser monter en nous la gratitude et l'éloge, de nourrir le feu de l'amour, mais aussi d'entendre les détresses du monde.

Sommes-nous encore capables de nous ouvrir à ce qui vient à l'improviste, de nous laisser interpeller au plan personnel quand surgit un évènement imprévu ? Prenons-nous le temps d'oser la rencontre, d'accueillir l'autre, d'écouter l'inouï ?

En ce moment plus propice aux vacances, voilà autant de réflexions auxquelles nous avons voulu donner la place qu'elles méritent. Sur ce chemin, nous avons reçus de multiples soutiens : la tradition juive du sabbat, les philosophes Michel Longneaux et Byung-Chul Han, les moines de Wavreumont et bien sûr les psaumes.

Pour le Comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAMÉ, OP

LE TEMPS



"Le temps que nous mesurons par des horloges n'est pas le temps réel. C'est un temps extérieur, un temps d'addition, qui est celui des sciences. Mais le temps véritable, le temps vécu, est celui que nous ressentons dans l'intimité de notre conscience. Il n'est pas divisible en unités égales, il est une durée continue. Il se mêle à l'expérience elle-même, il est une sorte de matière psychologique, un flux de conscience qui échappe aux cadences de la mécanique."

Henri BERGSON

On le prend, on le gagne, on le perd, on le rentabilise ; il passe, il file, il s'étire à n'en plus finir... Il structure notre pensée et notre vie quotidienne, au point que sa mesure a depuis toujours représenté une importante recherche. Le temps est, avec l'espace, l'une des dimensions essentielles à l'être humain. Sa représentation a pourtant varié au cours de l'Histoire.

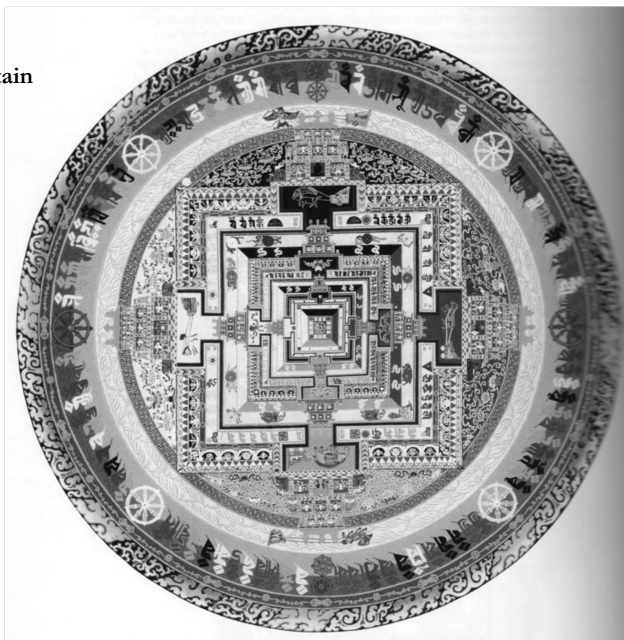
Dans les mythes babyloniens et grecs, aux origines, le temps n'existe pas. Les divinités premières ne cherchent que le repos et n'hésitent pas à user de violence pour se débarrasser de tout ce qui pourrait troubler leur quiétude. Apsou, le dieu babylonien comme le grec Ouranos (le Ciel), voudraient empêcher leurs remuants enfants de naître. Chronos, fils d'Ouranos et de Gaïa, va castrer son père pour stopper la malédiction... mais dévorera lui aussi ses enfants, jusqu'à ce que le dernier survive grâce à un subterfuge de sa mère Rhéa. C'est dire si la succession des générations n'était pas inscrite à l'origine dans l'Olympe !

La roue du temps

C'est l'observation des cycles naturels, incarnés par des dieux et déesses, qui va progressivement structurer le temps. Alternance du jour et de la nuit, alternance des saisons mais aussi le mouvement de la respiration, l'alternance entre la veille et le sommeil, les phases de la lune, les marées. Le cycle de la vie, dans sa forme élémentaire, est comme une roue qui tourne indéfiniment, repassant toujours par le même point. Du coup, les événements qui ponctuent la vie sont considérés de ce point de vue circulaire : ils se produisent... et se produiront un jour à nouveau ; santé et maladie, bonheur et malheur, richesse et pauvreté s'inscrivent sur la roue du temps comme les heures sur nos horloges. Il n'y a ni début, ni fin, rien que des cycles éternellement recommencés.

Cette représentation circulaire du temps est présente dans les philosophies orientales (hindouisme, bouddhisme, jaïnisme...) : le *samsara*, ou

La roue du temps - Art tibétain



cycle des renaissances, est fondé sur une alternance vie-mort dont l'on ne peut sortir qu'en menant une vie « éveillée ». Moins présent dans la mythologie grecque, le temps circulaire apparaît cependant dans certaines histoires : celle de Prométhée, cloué sur une montagne pour avoir donné le feu aux humains, qui se voit chaque jour dévorer le foie par un aigle... puisque le foie se régénère dès que dévoré. Sisyphe, lui, est puni pour avoir enchaîné Thanatos, le dieu de la mort, l'empêchant d'emmener les humains aux enfers. Il est condamné à rouler une lourde pierre au sommet d'une montagne... d'où elle retombe aussitôt.

La représentation cyclique du temps est présente aussi dans d'autres civilisations. Dans la mythologie chinoise, Jingwei, l'oiseau qui symbolise la volonté humaine, fait indéfiniment l'aller- retour entre la montagne et la mer où il jette les cailloux et les brindilles pris dans la montagne pour combler l'océan. On en trouve trace aussi dans les civilisations égyptienne et maya.

La représentation circulaire ne disparaîtra en réalité jamais complètement . Bien que nous sachions que factuellement il n'en est rien, nous continuons à dire que le soleil se lève et se couche...

Comme une flèche tendue vers une fin

Ce sont très probablement les religions les plus récentes – dont le judaïsme – qui ont introduit une forme de temporalité qui « casse le cercle ». Si les récits de l'origine du monde sont présents dans toutes les civilisations, ce n'est pas le cas de ceux qui évoquent la fin de celui-ci. Si les dieux sont presque toujours immortels, il n'en va pas de même pour les humains. Peut-être cette différence existentielle a-t-elle joué également un rôle dans ce changement de représentation. Le christianisme, en particulier, a proposé et diffusé une autre vision du temps, que l'on retrouve symbolisé dans les différents livres qui se succèdent dans la Bible.

Le temps se fait histoire. Une histoire qui se déroule depuis une origine (Genèse) et qui a désormais un horizon : un monde et des cieux nouveaux, le retour du Christ, l'établissement du règne de Dieu. Alpha et Oméga. Une nécessité d'avancer, génération après génération et même au cours d'une vie singulière. Avec saint Augustin et malgré d'irréductibles différences, Teilhard de Chardin est probablement le théologien moderne qui a le mieux pensé ce travail d'enfantement de la création vers son point ultime. L'image est déjà chez saint Paul : *Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore.* (Rm 8,22). La fameuse « tension eschatologique » résume cela : nous sommes toujours entre le *déjà là* et le *pas encore*.

Les temps Modernes, marqués par les découvertes techniques, vont donner au temps linéaire une importance extraordinaire, en lui donnant un nom : le Progrès ! Du coup, que l'on soit croyant ou non, s'impose une structuration de la vie humaine non plus enroulée sur elle-même (même si les cycles naturels continuent de faire leur œuvre), mais tendue comme une flèche allant d'hier à demain et plus loin encore. Avec, entre autres conséquences, la nécessité de ne pas s'attarder, de ne pas « perdre ce temps » qui ne reviendra plus.

Et si le temps n'existait plus ?

On connaît la boutade de Woody Allen : l'éternité, c'est long. Surtout à la fin... En apparence et si l'on reste dans les catégories temporelles qui sont les nôtres, quoi de plus juste ? L'on peut certes espérer entrer, après la mort, dans une vie autre, une vie bienheureuse qui ne connaîtra pas de fin. La représentation est simpliste parce que matérialiste et elle résiste

mal à la réflexion. Car par définition, tout ce qui vit change, évolue, se transforme. *Si je meurs à 80 ans, maman elle en aura encore 27 ?*, demande ce petit garçon qui a perdu sa mère lorsqu'il était bébé. Même notre univers est appelé à disparaître... Est-il dès lors possible de penser l'éternité ?

Cela mériterait de longs développements ! Disons, pour faire bref, ceci : qu'y avait-il avant l'émergence de l'univers ? On ne sait pas. Comment quelque chose peut-il émerger du néant ? Le philosophe grec Parménide posait au fondement ***l'Être***, action, puissance première, qui n'a ni commencement ni fin, qui **est** de toujours et qui a présidé à l'émergence de tout. Ce que nous voyons (le cosmos), ce n'est pas l'Être en soi, mais une infinité de modalités de celui-ci. Une multitude d'êtres. Et l'on peut dire que dans l'état actuel du cosmos, il y a « plus d'être » qu'au moment de son éclatement originel. Or, si un être peut croître ou décroître, se transformer, arriver dans l'existence et disparaître, l'Être lui-même est, tout simplement, sans plus ni moins.

L'éternité on peut la penser comme liée à l'Être, sans avant ni après. Le problème, c'est que nous pensons l'éternité en prolongeant indéfiniment vers l'arrière ou l'avant des deux lignes du passé et de l'avenir. L'éternité, ce pourrait être ce « présent » qu'il nous est radicalement impossible de saisir, bien que nous ne cessions d'en parler. En réalité, nous ne cessons de nous mouvoir entre passé et avenir – le temps que vous avez mis à lire cette phrase en est l'illustration. Et si l'éternité était comme la pointe d'une aiguille, ce très insaisissable présent où il n'y a précisément ni passé, ni futur, rien qu'une plénitude où tout est réconcilié ? Impossible à se représenter, évidemment. Pas plus qu'un fœtus ne saurait se représenter la vie qui sera sienne au sortir du ventre maternel. On peut comprendre les balbutiements de saint Paul lorsqu'il lui est demandé d'en parler.

Ce qui est plus sûr, en revanche, c'est que l'Être, la vie jamais ne disparaît complètement – cela, la nature nous le démontre. Alors, il se trompe, Ferré, lorsqu'il chante *Avec le temps, va, tout s'en va ?* Oui et non. Tout s'en va, mais le présent qui est l'essence de l'Être, lui, aussi insaisissable soit-il, ne cesse de se manifester à nos yeux, à notre expérimentation. Et s'il fallait en passer par le temps d'une toute petite vie humaine pour y accéder ?

Myriam TONUS, OP

Si l'on s'en tient à notre existence dans le monde, le temps – ou du moins ce que nous appelons le temps – se donne à nous de deux façons différentes. Il y a ce que l'on appelle d'un côté le temps des faits et de l'autre, le temps des événements.¹

Le temps des faits constitue notre quotidien. C'est le temps du monde, et plus exactement le temps des horloges qui, imperturbables, égrainent les secondes, les minutes et les heures. C'est le temps du calendrier et des saisons qui se succèdent. Ce temps-là possède trois caractéristiques.

C'est *un temps impersonnel*, celui du temps qui passe, qui s'écoule indifféremment. Il nous concerne donc, mais au même titre que tout ce qui existe. Certes, l'un peut trouver le temps long, l'autre ne pas voir le temps passer, mais au final, tous vivent des journées de 24 heures, pas une minute de plus ou de moins. C'est aussi ce temps biologique qui nous fait vieillir : chacun le subit, mais comme tout ce qui vit sur terre. Naître, s'user peu à peu et finalement mourir, tel le veut la loi universelle du temps qui passe.

C'est *un temps prévisible* : à chaque minute succède une nouvelle minute qui aura exactement la même durée. Le présent procède inéluctablement du passé, et annonce tout aussi inévitablement l'avenir. On peut déjà prédire que le 24 janvier 2042 sera un vendredi, tout comme on peut vérifier que le 30 juin 1965 était un mercredi. La succession des jours, des saisons et des marées est prévisible de façon infaillible, à la minute près. C'est donc le temps qui confirme l'ordre du monde. Mais il y a plus. Cette prévisibilité concerne à vrai dire tout ce qui existe dans ce temps. Tout y est engendré par quelque cause passée et produit des effets qui eux-mêmes engendreront d'autres effets dans un futur prévisible.

¹ Cf. C. ROMANO, *L'événement et le monde*, Paris, Puf, Epiméthée, 1998 et *L'événement et le temps*, Paris, Puf, Epiméthée, 1999.

Cette succession dans le temps est soumise à la *loi de la causalité*. Il s'ensuit que tout est potentiellement reproductible : si l'on répète la même cause dans les mêmes conditions, on obtiendra exactement le même effet, dans les mêmes délais. C'est donc le temps de la technique, des chaînes de production qui fabriquent en série les mêmes objets. C'est le temps de Laplace qui prétendait que « Nous devons [...] envisager l'état présent de l'Univers comme l'effet de son état antérieur, et comme cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ses données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, seraient présents à ses yeux... » ¹

Enfin, pour les raisons qu'on vient d'évoquer, ce *temps* est celui *de la maîtrise et du contrôle*. Nous l'organisons selon nos intérêts en sélectionnant les « causes » dont les effets nous sont bénéfiques, et en supprimant ou neutralisant celles qui nous sont néfastes. Le temps prévisible de la nature devient le temps prévisible de l'existence humaine : l'école quand on est jeune, une vie professionnelle et familiale pendant un certain nombre d'années défini à l'avance, et enfin une retraite bien méritée. Et durant la période active, cette vie est elle-même rythmée selon le tempo « métro, boulot, dodo », entrecoupé des vacances d'été et d'hivers. C'est le temps organisé qui, jour après jour, nous confirme dans nos rôles (d'enfant, de parent, de professionnel, etc.). C'est un temps domestiqué, qui ne nous surprend jamais, et qui permet de *rester identique à soi-même, et à ce que l'on veut être*.

Le temps des événements

Notre expérience du temps ne se limite pas au temps des faits. Il nous est donné de vivre aussi le temps des événements. Le propre d'un événement, c'est qu'il vient interrompre la succession monotone et prévisible

¹ Pierre-Simon LAPLACE, *Essai philosophique sur les probabilités*, rééd. Bourgeois, 1986, p. 32-33.

des jours qui passent sans nous. Ses caractéristiques répondent point par point à celles du temps des faits.¹

Avec le surgissement d'un événement, *le temps se révèle créateur* de nouveauté, pour le meilleur comme pour le pire. Ilya Prigogine et Isabelle Stengers ont attiré l'attention de la communauté scientifique sur cette propriété dans leur livre « La nouvelle alliance ».² Le temps a ce pouvoir de produire du neuf, du neuf par définition imprévisible, qui échappe donc à la série des causes et des effets qui auraient permis qu'on l'anticipe. Jean-Luc Marion commente en ce sens un poème de Baudelaire³ intitulé *À une passante*.⁴ Une femme passe dans la rue. Personne n'y prête attention. Anonyme, elle est noyée dans la foule. Mais Baudelaire la voit et en est bouleversé : « Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté / Dont le regard m'a fait soudainement renaître, / Ne te reverrai-je plus que dans l'éternité ? » Baudelaire n'était pas venu dans cette rue dans l'espoir de rencontrer cette femme ; et celle-ci ne passait pas là pour être vue par lui. La rencontre a eu lieu, indépendamment des raisons ou des causes pour lesquelles ces deux-là étaient présents au même endroit, indépendamment aussi de ce qui les animait à cet instant. Puisque rien n'explique un événement – ici, avoir été bouleversé –, il est également par nature non reproductible. Certes Baudelaire pourrait revenir au même endroit le lendemain, dans l'espoir qu'à la même heure, cette femme passe à nouveau. Mais ce serait déjà des retrouvailles : l'effet de surprise serait cette fois absent.

Contrairement au temps des faits qui s'écoule anonymement et indifféremment pour tous, le temps de l'événement s'adresse toujours *personnellement* aux individus qu'il bouleverse. Il les concerne au plus haut point. Seul Baudelaire a été touché par cette passante, comme si elle n'était pas-

¹ Certains y verront la trame d'un temps messianique, comme par exemple chez Gérard BENSUSSAN. Cf. *Le temps messianique. Temps historique et temps vécu*, Paris, Vrin, coll. « problèmes et controverses », 2001.

² Ilya PRIGOGINE, Isabelle STENGERS, *La nouvelle alliance*, Cf. aussi, des mêmes auteurs, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, 2009.

³ Jean-Luc MARION, « Notes sur le phénomène et son événement », in *Iris. Annales de philosophie*, vol. 23, 2002, p. 1-12.

⁴ BAUDELAIRE, « Les Fleurs du mal », LXVII, in *Œuvre Complètes*, Pléiade, Paris, 1961, p.88.



-sée que pour lui. Sans cette dimension éminemment personnelle, un événement resterait un fait parmi d'autres, un fait sans doute inhabituel, inexplicable – puisque hors causalité – mais dont on n'aurait que faire puisqu'il ne nous concernerait pas. Le temps de l'événement est par essence un temps qui interrompt le cours imperturbable des jours et des nuits, pour faire effraction dans la vie intime de ceux qu'il touche. Le temps de l'événement est un temps qui fait d'un individu un élu.

L'événement surgit toujours à l'improviste. C'est en vain qu'on chercherait comment s'y préparer. Il dépossède donc de toute maîtrise, de tout contrôle : c'est un temps hors du temps (des faits). Il empêche l'individu de pouvoir rester identique à lui-même : pour lui, rien ne sera jamais plus comme avant. Rien, pas même le passé. L'événement a en effet ce pouvoir incroyable d'éclairer d'un jour nouveau tout ce qui fut vécu jusqu'alors. Depuis que cette passante a été vue, la vie d'avant semble soudain tellement banale. Il devient évident que toutes ces années écoulées ont été vécues dans l'attente de cette rencontre. Mais on ne le découvre qu'à présent, après l'événement. Ce n'est donc plus le passé qui éclaire le présent, mais le présent qui donne sens au passé.

La tyrannie des faits

Ce qui doit nous interpeller, ce n'est pas qu'il y ait des événements, mais bien qu'ils soient trop souvent vécus comme une menace tant qu'ils ne se produisent pas, et qu'ils suscitent le désarroi, la consternation, la réprobation ou la violence, lorsqu'ils surgissent. Il est vrai que le temps discontinu des événements peut déstabiliser : il perturbe l'ordre bien réglé des faits. L'imprévu, l'impermanence, la perte de repère insécurisent. Il est normal d'éprouver de la peur ou de la colère chaque fois que l'on perd le contrôle. Mais plutôt que de nous apprendre à traverser ces situations – car les événements sont inévitables –, notre culture semble vouloir les éradiquer. Elle complexifie les subterfuges pour se donner l'illusion d'échapper à l'imprévu. Nietzsche avait noté, déjà au XIX^e siècle, que les sciences occidentales qui cherchent à tout savoir, tout contrôler, tout maîtriser avaient pour ressort la peur de l'inconnu et de la surprise, et plus exactement la peur de la peur. Pourtant la peur est inévitable et est même une émotion parfois salutaire. Mais elle est inconfortable et nous ne supportons plus d'y être confrontés. En élaborant des théories universelles et générales, en développant des techniques à l'efficacité redoutable, l'homme occidental tente de remettre de l'ordre dans les désordres du monde et de se procurer ainsi un sentiment de réassurance. N'importe quel événement ne serait qu'un fait qui s'ignore, en attente d'un geste ou d'une parole qui le fera rentrer dans le rang.

A force de vouloir se rassurer, on réduit sa propre existence à du prévisible. Plus rien ne pourra ou n'aura le droit de nous surprendre, de nous émuvoir et de nous détourner de notre trajectoire. On sera devenu sourd ou aveugle à la possibilité des événements. Mais ce faisant, on le devine, on aura perdu jusqu'au sens de ce que peut être aussi un bonheur. Le temps des faits est celui de la sécurité et malheureusement de l'habitude et de l'ennui. Le temps de l'événement est celui de la surprise, de la perte de contrôle : temps du risque comme étrange condition du bonheur.

Jean-Michel LONGNEAUX, philosophe,
professeur à l'Université de Namur.

Dans son opusculé « Vita contemplativa ou de l'inactivité »¹, le philosophe allemand d'origine coréenne Byung Chul-Han s'efforce de réhabiliter une nouvelle forme de vie, la vie contemplative, en rupture avec la société de performance qu'il dénonce sans cesse au long de ses publications. On en trouvera ici quelques extraits, choisis en toute liberté. Les sous-titres et les parenthèses sont de la rédaction.

L'existence humaine est intégralement absorbée par l'activité... Nous perdons le sens de l'inactivité, qui ne constitue pas une incapacité, un refus, une simple absence d'activité, mais représente un patrimoine autonome. L'inactivité a sa propre logique, son propre langage, sa propre temporalité, sa propre architecture, sa propre magnificence, mieux, sa propre magie. Elle n'est ni une faiblesse ni un manque, elle est au contraire une intensité qui, toutefois, n'est ni perçue ni reconnue dans notre société active et performante... L'inactivité est une forme éclatante de l'existence humaine ; mais elle s'est aujourd'hui fanée jusqu'à ne plus être qu'une forme vide de l'activité... A la contrainte du travail et de la performance, on devra opposer une politique de l'inactivité capable de produire un véritable temps libre...

Ce qui manque aux loisirs, ce sont aussi bien l'intensité de la vie que la contemplation. C'est un temps que nous tuons pour ne pas laisser germer l'ennui. Ce n'est pas un temps libre, un temps vivant, c'est un temps mort.... Si nous perdons la faculté d'être inactifs, nous nous transformons en machines dont la seule obligation est de fonctionner. La vraie vie commence au moment où cesse le souci de la survie, la nécessité de la vie pure et simple. Le but ultime des menées humaines, c'est l'inactivité... Le capitalisme en revanche transforme la fête elle-même en marchandise. On transforme la fête en événements et en spectacles auxquels manque le repos contemplatif. Ces formes consuméristes de la fête ne créent pas de communauté...

¹ Ed. Actes Sud, 2014.



Être inactif, c'est ne pas avoir de but, « être en vue de rien »

Le vrai bonheur naît de ce qui n'a ni but ni utilité, de ce qui est volontairement embarrassé, improductif, de ce qui décrit des détours, diverge, les belles formes et les beaux gestes qui n'ont aucune utilité et ne servent à rien. Se promener tranquillement (comme le flâneur) est un luxe par rapport au fait d'aller quelque part, de courir en un endroit donné ou de marcher au pas. Le cérémonial de l'inactivité a cette signification : nous faisons certes quelque chose, mais en vue de rien. Cet « en vue de rien », cette liberté à l'égard du but et de l'utilité sont le cœur de l'inactivité : ils sont la formule fondamentale du bonheur.

La marche, par exemple, libérée de l'« en vue de », du but que l'on poursuit, se transforme en danse : « ... *qu'est-ce que la danse, sinon une libération du corps de ses mouvements utilitaires, l'exhibition des gestes dans leur pur désœuvrement* »¹. Les mains, libérées de l'« en vue de », ne saisissent pas non plus : elles jouent, ou bien elles se donnent la forme de gestes purs qui ne renvoient à rien.

¹ Citation tirée de Giorgio AGAMBEN, *Nudités*, Paris, Rivage, 2009.

« Le feu enfermé dans le foyer fut sans doute pour l'homme le premier sujet de rêverie , le symbole du repos... Aussi, d'après nous, manquer à la rêverie devant le feu, c'est perdre l'usage vraiment humain et premier du feu. Mais on ne prend bien conscience de ce réconfort que dans une assez longue contemplation. On ne reçoit le bien-être du feu que si l'on met les coudes aux genoux et la tête dans les mains...L'enfant près du feu la prend naturellement » (Gaston Bachelard).

Les inactivités sont d'intenses consommatrices de temps. Elles exigent un temps long, une manière intense et contemplative de s'attarder. Elles sont rares, dans une époque de hâte où tout fonctionne à si court terme, avec un souffle si court et une visibilité si limitée. Aujourd'hui, la forme de vie consumériste s'installe partout ; n'importe quel besoin doit y être satisfait immédiatement satisfait. Nous n'avons pas la patience de l'attente au fil de laquelle quelque chose pourrait mûrir lentement... L'attente commence seulement au moment où elle ne vise plus rien de défini... L'attente est l'attitude mentale de l'inactif contemplatif...

Roland Barthes restitue la paresse dont il rêve dans un haïku :

*« Assis paisiblement sans rien faire
Le printemps vient
Et l'herbe croît d'elle-même »*

...Celui qui est assis paisiblement sans rien faire n'est pas le véritable sujet de la phrase. Il abandonne sa place grammaticale et disparaît pour laisser au printemps le rôle de sujet... L'herbe croît d'elle-même...Le sujet s'abandonne lui-même, il se livre à ce qui survient et chaque acte, chaque activité est abandonnée au profit d'un épisode sans sujet...

L'inactivité ne s'oppose pas à l'activité mais permet l'inouï

L'inactivité ne s'oppose pas à l'activité : l'une se nourrit au contraire de l'autre. Les actifs de la créativité se distinguent des actifs de l'utilité par le fait qu'ils agissent mais en vue de rien. C'est précisément cette part d'inactivité dans l'activité qui permet la naissance de quelque chose de tout à fait différent, quelque chose qui n'a jamais existé...

Seul le silence nous donne la capacité de dire quelque chose d'inouï. La contrainte de communication débouche au contraire sur la reproduction de l'identique, sur le conformisme. Seuls les espaces de l'inactivité nous

donnent la possibilité de créer ce qui est de plus en plus rare: quelque chose qui mérite effectivement d'être fait...

C'est seulement dans l'attente sans intention, dans le séjour en attente, que l'homme prend conscience de cet espace dans lequel il se trouve toujours déjà. La « méditation inactive » est sur la piste de l'éclat produit par l'insignifiant, l'infaisable, l'indisponible qui se dérobe à toute utilité, à tout but...

Le vrai bonheur réside dans la vie contemplative

Nous avons totalement oublié que le bonheur suprême est dû à la contemplation. Dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, on cherche le bonheur dans l'observation contemplative... La vie active a certainement sa propre validité et sa propre légitimité, mais elle doit, selon Thomas d'Aquin, servir son but ultime, le bonheur de la *vita contemplativa*. « *La vita contemplativa est le but de toute la vie humaine* » (écrit-il dans la Somme Théologique)... Face à l'être parfait, sans lacunes, les seules attitudes possibles sont l'observation et les louanges.

C'est ainsi que la Cité de Dieu d'Augustin débouche sur un langage hymnique... « *Là nous serons en paix pour l'éternité* », jubile Augustin, « *et nous verrons, nous verrons et nous aimerons nous aimerons et nous louerons* ». Chez Augustin, observation et amour ne font qu'un. C'est là seulement où se trouve l'amour que l'œil s'ouvre. L'observation et l'éloge sont des formes de l'inactivité. Ils ne poursuivent aucun but et ne produisent rien... Dans un poème, Rilke élève l'éloge au rang de mission du poète...

Dans la fête, la vie se réfère à elle-même au lieu de poursuivre des buts en dehors d'elle-même. Elle met l'agir hors circuit. Ainsi, pendant le shabbat, toutes les activités visant un but sont interdites. La vie qui y vibre, libre de but, constitue le repos festif. Ce n'est pas la détermination à agir, mais la décontraction de la fête qui nous élève au-dessus de la vie pure et simple...

L'existence humaine ne s'accomplit que dans la *vita composita*, c'est-à-dire dans l'interaction de la *vita activa* et de la *vita contemplativa*... L'avenir de l'humanité ne dépend pas du pouvoir des gens qui agissent, mais de la résurrection de la faculté contemplative, c'est-à-dire de la faculté qui n'agit pas. La *vita activa* dégénère en hyperactivité et s'achève

sur le burn-out non seulement du psychisme mais de toute la planète, si elle n'intègre pas en elle la vita contemplativa.

Extraits choisis par Jean-Pierre BINAMÉ, OP



L'accès aux psaumes n'est pas facile pour moi. Leurs lectures dans les célébrations eucharistiques manquent le plus souvent de souffle et d'intériorité. Les psaumes m'apparaissent, à première vue, comme reflétant une époque éloignée de la nôtre avec ses affirmations sans nuances, ses appels à la vengeance, l'affirmation d'un Dieu qui punit ou qui récompense... en contradiction avec les gestes et les paroles de Jésus-Christ. Pour ce numéro, j'ai pris le temps de lire l'ensemble des psaumes. Ceux-ci ont-ils quelque chose à dire aux femmes et aux hommes d'aujourd'hui ?

De toute éternité, Dieu sauve

Le Dieu des psaumes est celui sur qui nous pouvons compter de toute éternité. Le temps de l'homme est dans les mains de Dieu. Il est celui qui reste fidèle et sur qui nous pouvons compter pour toujours.

« Seigneur, d'âge en âge tu as été notre abri. Avant que les montagnes naissent et que tu enfanteras la terre et le monde, depuis toujours, pour toujours, tu es Dieu. » Ps 90, 1-2¹

« Mes jours s'en vont comme l'ombre, et je me dessèche comme l'herbe. Mais toi, Seigneur, tu sièges pour toujours, et tous les âges feront mention de toi. » Ps 102, 12-13

« Mais je compte sur toi, Seigneur. Je dis : « Mon Dieu, c'est toi. » Mes heures sont dans ta main ; délivre-moi de la main d'ennemis acharnés ! Fais briller ta face sur ton serviteur, sauve-moi par ta fidélité. » Ps 31, 15-17

« Célébrez le Seigneur, car il est bon, car sa fidélité est pour toujours. » Ps 106, 1

« Seigneur, ta fidélité est pour toujours ! N'abandonne pas les œuvres de tes mains. » Ps 138, 8

¹ La Bible, traduction œcuménique, TOB, 2010, éditions du Cerf

La brièveté de la vie humaine

Les psaumes rappellent à l'humain que sa vie est passage, courte, fragile, que tout instant est important à vivre avec sagesse, que Dieu le connaît et veut être en relation avec lui

« Seigneur, fais-moi connaître ma fin et quelle est la mesure de mes jours, que je sache combien je suis éphémère ! Voici, tu as donné à mes jours une largeur de main, et ma durée n'est presque rien devant toi. » PS 39, 5-6

« Septante ans, c'est parfois la durée de notre vie, quatre-vingts si elle est vigoureuse, et son agitation n'est que peine et misère ; c'est vite passé, et nous nous envolons. ... Alors apprends-nous à compter nos jours, et nous obtiendrons la sagesse du cœur. » Ps 90, 10 ; 12.

« L'homme ! ses jours sont comme l'herbe ; il fleurit comme la fleur des champs : que le vent passe, elle n'est plus, et la place où elle était l'a oubliée. Ps103, 15-16

« Seigneur, qu'est ce que l'homme, pour que tu le connaisses, ce mortel, pour que tu penses à lui ? L'homme ressemble à du vent , et ses jours à une ombre qui passe. » Ps 144, 3-4

« Mais je compte sur toi, Seigneur. Je dis : « Mon Dieu, c'est toi. » Mes heures sont dans ta main. »

Le temps de la détresse humaine et la réponse de Dieu

Dans ses moments de détresse, l'humain s'adresse à Dieu. Dieu répond : l'humain n'est pas seul à porter le poids de ce qui, en lui ou à cause des autres, est trop difficile à vivre. Un avenir meilleur, ici et maintenant, est possible au plus fort des moments de détresse lorsque nous nous adressons à Dieu... mais parfois (le psaume 88), le malheur et les ténèbres sont les plus forts et la question de Dieu reste posée sans réponse de sa part.

« Pitié, Seigneur ! Je suis en détresse : le chagrin me ronge les yeux, la gorge et le ventre. Ma vie s'achève dans la tristesse, mes années dans les gémissements. ... Mais je compte sur toi, Seigneur. Je dis : « Mon Dieu, c'est toi. »... Béni le Seigneur, car sa fidélité a fait pour moi un miracle...Tu as entendu ma voix suppliante quand j'ai crié vers toi. » Ps 31, 10-11 ; 15 ; 22 -23



« Si je marche en pleine détresse, tu me fais revivre, tu portes la main sur mes adversaires ... Le Seigneur fera tout pour moi. » Ps 138, 7-8

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? J'ai beau rugir, mon salut reste loin. Le jour, j'appelle, et tu ne réponds pas mon Dieu; la nuit, et je ne trouve pas le repos. ... Comme l'eau je m'écoule ; tous mes membres se disloquent. Mon cœur est pareil à la cire, il fond dans mes entrailles. Ma vigueur est devenue sèche comme un tesson, la langue me colle aux mâchoires. Tu me déposes dans la poussière de la mort. [...]

Tu m'as répondu ! Il n'a pas rejeté ni réprouvé un malheureux dans la misère ; il ne lui a pas caché sa face ; il a écouté quand il criait vers lui. ... Les humbles mangent à satiété : ils louent le Seigneur, ceux qui cherchent le Seigneur : « A vous longue et heureuse vie ! » Ps 22, 2-3 ; 15-16 ; 23 ; 25 ; 27.

« Seigneur, mon Dieu sauveur ! le jour, la nuit, j'ai crié vers toi. Que ma prière parvienne jusqu'à toi : tends l'oreille à ma plainte. Car ma vie est saturée de malheurs et je frôle les enfers. ... Tu as éloigné de moi mes intimes : à leurs yeux, tu as fait de moi une horreur. Mes yeux sont épuisés par la misère. Je t'ai appelé tous les jours, Seigneur ! les mains ouvertes vers toi. ... Dans la Tombe peut-on dire ta fidélité, et dans l'Abîme dire ta loyauté ? Tous les jours tes terreurs m'ont cernés comme les eaux, elles m'ont encerclé de partout. Tu as éloigné de moi compagnons et amis ; pour intimes, j'ai les ténèbres. PS 88, 2-4 ; 9-10 ; 12 ; 18-19.

Lire et méditer les psaumes demandent du temps alors que les technologies nous incitent à raccourcir le temps : « tout, tout de suite ». Lire et méditer les psaumes sont l'occasion d'une éducation à l'intériorité, de nous soustraire aux « distractions » pour goûter avec sagesse au sens du temps qui passe. Au cœur même de nos angoisses, de nos incertitudes, du sentiment de finitude, de solitude, les psaumes peuvent apporter un repère durable. Dieu de toute éternité, comme ressource extérieure à nous-même, est présent .

Alain LETIER, O.P.

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Blaise PASCAL, *Pensées*

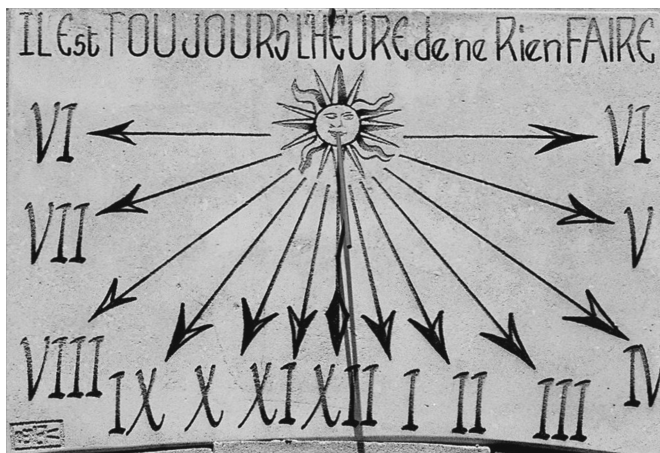
En 2024, Sr Marie Raphaël prêchait la retraite annuelle des laïcs dominicains francophones. Elle y partagea sa lecture des premières lignes du livre de la Genèse, puisant ses idées d'un cours qu'elle donna à Lumen Vitae. Nous en trouverons ci-dessus une présentation plus complète, centrée sur la théologie du sabbat.

Avant l'exil à Babylone, *shabbat* désignait la fête mensuelle de la pleine lune, un jour de fête et de rassemblement au sanctuaire, célébré dans la joie, pendant lequel on présentait offrandes et sacrifices; les activités commerciales cessaient. Mais il existait aussi la coutume d'un jour de repos hebdomadaire, un jour chômé, qui n'avait rien de liturgique. Les deux institutions ont ensuite été fusionnées, sans doute durant l'exil à Babylone. Et le poème de la création au début de la Genèse y donna une portée théologique: Dieu « se repose » après avoir travaillé, et c'est ce « repos » qui est considéré comme la fine pointe de la création, son achèvement.

Le repos du 7ème jour est l'achèvement de l'œuvre créatrice (Genèse)

« Dieu *accomplit* au septième jour son ouvrage » (Genèse II,2) est un verset assez énigmatique pour le théologien juif A. Heschel.¹ En effet, selon d'autres versets, « il se reposa au septième jour » (ib.) et « En six jours le Seigneur façonne les cieux et la terre » (Ex XX,11). Il serait donc normal que la Bible nous dise que Dieu acheva son ouvrage au sixième jour. Les anciens rabbins en conclurent qu'il y eut un acte créateur au septième jour. Sans cet acte créateur, l'univers serait demeuré inachevé. De même que les cieux et la terre furent créés en six jours, *menouha* - traduit faute de mieux par repos - fut créé le 7ème jour. Il s'agit d'une chose positive, plus que la simple abstention de travail et d'activité, que la libération d'une œuvre servile.

¹A. HESCHEL, *Les bâtisseurs du temps*, COLL. Aleph, Ed. Minuit, 1957.



Pendant six jours, Dieu déploie une intense activité de maîtrise, commente le théologien A.Wénin.¹ Par la seule force de sa parole, il sépare les éléments du chaos et organise un espace où la vie puisse être accueillie et se dévelop-

per. Puis, il appelle à la vie les animaux et humains qui peupleront cet espace. Pour Dieu, s'arrêter ensuite signifie qu'il met un terme à la puissante maîtrise déployée jusque-là, qu'il se montre maître de sa propre maîtrise; c'est là le secret de sa douceur.

Dieu bénit aussi le septième jour et il le sanctifie. *Bénir* est lié à la fécondité, la vie car ce verbe apparaît au sujet des êtres vivants (v. 22: poissons et oiseaux) et des humains (v.28), avec l'injonction d'être fécond et de se multiplier. *Sanctifier* signifie que ce jour est consacré à Dieu. Vivre le sabbat est une façon de participer à quelque chose de proprement divin, en reconnaissant la sainteté de ce temps, en imitant Dieu dans sa façon d'être créateur.

Que signifie le sabbat dans le Décalogue (Ex 20 et Dt 5)?

Dans le Décalogue, le sabbat a pour but de « garder, faire mémoire, sanctifier ». D'abord, par la cessation du travail, ce qui est un défi car cela demande une grande confiance, mettre des limites à son pouvoir de croissance et de contrôle sur le monde. Ensuite, par le fait de *faire mémoire*. Faire mémoire de l'œuvre de la création, et aussi de la libération d'Egypte. Faire mémoire du fait que l'humain est créé à l'image de Dieu et appelé à participer à l'achèvement de la création. Faire mémoire du fait que l'humain est libre !

¹ A. WÉNIN, *Le sabbat dans la bible*, coll. Connaître la Bible, 38, Lumen Vitae, 2005.

Selon Heschel, celui qui désire entrer dans la sainteté du jour doit se défaire de tout le brouhaha des préoccupations profanes, s'éloigner du tintamarre des jours, de l'agitation et de la furie du gain, se décharger du joug de la peine et du labeur. Apprendre et comprendre que le monde a été créé et survivra sans que l'homme y mette la main. Six jours durant, nous travaillons à dominer le monde, arrachant sa richesse à la terre ; mais quand vient le septième jour, nous avons à nous dominer nous-mêmes, à prendre soin de la semence d'éternité confiée à notre âme.

Pour André Wénin, si un homme est incapable d'arrêter son travail, de mettre une limite à sa puissance de transformation du monde, n'est-ce pas, au fond, qu'il en est l'esclave ? Esclave de son travail, mais aussi de ce que le travail permet et cache en même temps : le déploiement d'une certaine puissance et la recherche d'un profit – qu'il s'agisse d'argent, de pouvoir ou de fierté personnelle. Celui qui ne peut s'arrêter est esclave de lui-même, ce qui est la définition de l'idolâtre ; il accepte difficilement de mettre des limites au désir de puissance et à la recherche de profit ou prestige qui s'expriment légitimement dans le travail.

Oser ne pas travailler, c'est oser la confiance. « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10,8). Il faut donc d'abord apprendre à recevoir, c.a.d. ne pas prendre. Et ne pas refuser de recevoir, ne pas refuser le bonheur qui nous est donné. C'était la même logique dans l'arbre du jardin d'Eden : renoncer à « prendre » pour permettre à Dieu de « donner ».

Pour Albert Guigui¹, grand rabbin de Bruxelles, observer le *Shabbat*, c'est observer le jour de la cessation. Quand nous nous interdisons de prendre la voiture ou faire des achats, nous voulons nous interdire toute relation avec l'objet. Nous voulons nous libérer du monde matériel dans lequel nous sommes plongés toute la semaine. Pendant les six jours de la semaine, l'objet nous accapare. Le septième jour, nous nous en libérons. En refusant de faire nos achats, en nous interdisant de faire nos comptes et de vaquer à nos occupations quotidiennes, nous coupons avec l'engrenage dans lequel nous sommes projetés au cours de toute la semaine. Nous récupérons notre liberté vis-à-vis de l'objet. Le *Shabbat* est donc un

¹ Albert GUIGUI, « *La gestion du temps dans le judaïsme* ».

jour de prise de conscience où je dois apprendre à dire « assez », tout comme Dieu le 7^{ème} jour.

En s'arrêtant le septième jour, ajoute André Wénin, le Dieu créateur ouvre un espace d'autonomie pour ce qui n'est pas lui et instaure une des conditions essentielles de toute alliance: chacun à sa place, sans confusion ni envahissement dans le lien qui s'établit. Mais pour que l'alliance se concrétise, il faut qu'à son tour l'humanité, incarnée ici par Israël, fasse place elle aussi à Dieu, en consentant aux limites que suppose toute rencontre de l'altérité. Le sabbat sera d'autant plus un signe de l'Alliance avec Dieu¹ qu'il sera l'occasion de « faire mémoire » de cette alliance.

Et ce jour-là, tout le monde est sur le même pied : « Pendant six jours tu feras ce que tu as à faire, mais, le septième jour, tu chômeras, afin que ton bœuf et ton âne se reposent, et que le fils de ta servante et l'immigré *reprennent souffle* » (Ex 23, 12). Le sabbat est ce jour où la liberté reçue de Dieu se célèbre dans l'acte même de libérer les autres de ce qui les enchaîne. Il est donc également un enjeu social.

Comment évoluera le sabbat

Plus tard, on entrera dans le détail de ce qui est permis ou pas permis le jour du sabbat, et il deviendra un jour de contraintes plutôt qu'un jour de liberté ! Ensuite, cela impliquera de se réunir à la synagogue, afin d'écouter la Parole de Dieu (faire mémoire) et rendre grâce, dans une assemblée célébrante, autour de la Torah.

Jésus ne fera rien d'autre qu'arracher le sabbat à une pratique devenue légaliste et lui redonner son authentique signification: le jour de la liberté et de la vie, le jour de la dignité de l'homme vivant et debout devant Dieu, de cet homme qui n'est esclave ni de lui-même, ni des lois, ni d'un autre. C'est cette liberté qui rend vraiment gloire à Dieu et honore le sabbat.

Résumé réalisé d'après les notes de Sr Marie-Raphaël
Monastère Notre-Dame d'Hurtebise

Dans la nuit du monde, un homme s'est levé pour chercher à voir la lumière. Il s'appelle Benoît. Entre nuit et lumière, un chemin se trace en marchant, c'est la vie d'un moine et d'un monastère qui avancent à travers le monde, quand ce n'est pas le monde qui passe à travers eux. Des hommes et des femmes ont accompagné Benoît et se sont retirés avec lui, de nuit, pour découvrir qui était au cœur de leur vie. Comme la mer fait les continents en se retirant, le moine naît et avance en se retirant, non pas pour s'enfuir du monde, mais pour s'y enfoncer, partager son cri et en faire une prière.

À Wavreumont, les moines se retrouvent à 6h20 pour la prière communautaire du matin avant de se plonger, seul, dans la lecture de la Bible et découvrir la Parole de Dieu qui éclairera leur quotidien et changera leur vie. La prière des moines n'est pas seulement liturgique. La Bible avec ses images et ses personnages ouvre à ses lecteurs un véritable livre d'aventure; celle de Dieu et des hommes, toujours recommencée. Jour après jour, le moine s'y replonge pour devenir un homme nouveau. La prière bénédictine se veut sobre et digne, empreinte d'un immense respect pour la grandeur de Dieu. Le silence du petit déjeuner n'interrompt pas la méditation matinale du moine. À l'eucharistie, en semaine comme le dimanche, le corps du Christ blessé, mort et ressuscité le remet devant son propre corps et devant la communauté.

En réalité, la vie monastique est une folie inexplicable en dehors d'une passion d'amour. Rien ne peut justifier ce choix exclusif du Christ si on ne se sent pas séduit, brûlé, consumé par le feu dévorant de Jésus-Christ mort et ressuscité pour nous. La liturgie, dans l'esprit de l'Évangile, se doit d'être ouverte à tous les petits mais surtout à ceux qui souffrent, aux marginaux, à ceux de qui Jésus s'est fait le plus proche.

« Les frères doivent consacrer certaines heures au travail de leurs mains » dit Benoît. Le travail n'est pas seulement une tâche nécessaire pour gagner sa vie, mais un élément essentiel de l'équilibre spirituel et humain du moine. À Wavreumont, les frères fabriquent de la peinture et des produits forestiers pour la protection des arbres, qui répondront aux besoins de leur région. Les frères s'adonnent aussi à l'artisanat : poterie, céramique.

Accueillir l'hôte comme le Christ

Le soleil est maintenant haut dans le ciel. A midi, les moines se retrouvent à l'église par fidélité à celui qui les a appelés à faire route avec lui. C'est lui qui leur donne rendez-vous à différents moments de la journée. Ensuite sonne l'heure du repas de midi. Une lecture culturelle aide à respecter le silence de la table. Le temps de la vaisselle donne aux moines et aux hôtes en séjour la possibilité de se rencontrer. Qu'ils soient reçus comme le Christ, dit Benoît. Le Christ est autant présent dans celui qui reçoit que dans celui qui vient au monastère. A l'église comme à l'hôtellerie et au monastère, celui qui arrive doit se sentir attendu. Les femmes et les hommes d'aujourd'hui ont le désir de retrouver un havre de paix. L'accueil est une dimension fondamentale de la vie bénédictine, il est un enrichissement pour celui qui vient comme pour toute la communauté qui le reçoit. Benoît a organisé minutieusement la vie communautaire. L'abbé, choisi par ses frères, est au service de la paix et de la communion fraternelle. La vie commune est tissée de tâches multiples comme dans une famille: le nettoyage, le linge, le café... La communauté est aidée dans ce travail par une cuisinière et par des personnes familières de la communauté ou... de passage au monastère. Pour vivre ce mouvement quotidien de la vie fraternelle dans l'esprit des béatitudes, il faut un long temps d'initiation.

Dans sa règle, Benoît demande à l'abbé de choisir un responsable des jeunes. Pendant les premières années, il lui sera demandé de les guider sur les pas de Benoît. Le chemin qu'un jeune emprunte n'est généralement pas aussi droit qu'une autoroute. Il est bon que quelqu'un lui donne la main pour reconnaître la trace de ceux qui sont passés avant lui. Le moine, en quelque sorte, est un perpétuel débutant, comme dit la règle, la vie spirituelle et fraternelle est une formation continue. C'est pourquoi la bibliothèque dessine avec l'église et le réfectoire le triangle de la vie bénédictine.

Questionner le monde

Le cloître porte en son centre un lieu vide. Le centre n'est ni l'église, ni le réfectoire. Le monastère est bâti autour d'un vide. Ce centre, constitué souvent d'un jardin clos, agrémenté éventuellement d'une fontaine, reste vide de toute activité précise. Chaque fois qu'ils changent d'activité et donc de lieu, les moines passent à côté de ce vide silencieux. Le cœur du monastère est ainsi inoccupé. N'est-ce pas une manière de suggérer que toute vie spirituelle suppose l'intégration du vide au cœur de l'existence ? Le vide, c'est l'Ouvert, l'ouvert du ciel comme appel.

Le soleil est encore là, mais il descend. À 18h, l'office des vêpres nous introduit au temps du soir. La prière communautaire précède un temps plus intime avec le Seigneur où le moine peut contempler dans le silence ce qu'il vient de vivre durant sa journée, les personnes qu'il a rencontrées et les croix qui lui ont été confiées. La soirée est l'occasion d'un temps de rencontre fraternelle au coin du feu ou à l'occasion d'une fête. Chaque jour après le dernier office, la communauté se retrouve devant Marie pour la saluer avant le repos de la nuit.

Dans la *Lettre de Wavreumont* de janvier-février-mars 2025, le frère Hubert réfléchit à la question du salut et au sens du temps. « *Comment comprendre ce qu'il en est du salut si l'on n'est pas sensible à la condition humaine telle qu'elle est et*



au monde où l'on vit ? Il ne s'agit pas simplement de sensibilité mais bien de responsabilité. Le salut passe par nous, autant qu'il nous est donné. La question du salut est passée à la trappe si nous perdons le sens du temps, si par une mentalité et une culture ambiantes nous sommes fixés sur le présent, le moment présent, si, selon le slogan, l'important est de profiter du moment présent. Alors s'efface peu à peu le sentiment du passage du temps, l'histoire qui en vient, l'intrigue qu'il ouvre. Cette idée de salut que le christianisme a élaborée devient sans intérêt et sans consistance. Ce qui nous polarise, c'est la vie dans sa succession d'instantants intéressants, de sensations gratifiantes et d'anticipations prometteuses. Il est vrai que nous sommes désormais entrés dans une période questionnante. Notre planète, qui est notre habitat, étant perturbée comme biosphère, nous voici conduits à anticiper et à nous soucier des générations futures. Quelle planète allons-nous leur laisser ? Nous sommes remis devant des préoccupations qui nous obligent à revoir nos modes de vie. Là encore, à décoïncider pour aller vers des pratiques plus inventives, plus solidaires, plus communautaires. On pourrait donc dire que la préoccupation du salut engage et suppose des questions sur le monde, son devenir, sur les générations qui viennent, sur ce qu'il en est d'être humain. Que signifie donc d'être humain, l'être plus aujourd'hui ? »

La communauté bénédictine
de Wavreumont

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Monsieur Alain LETIER
Rue Jean Haust 5/203
1348 Louvain-la-Neuve
Tél.: 0478 32 57 79
Courriel : alain.letier@skynet.be



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 17 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**À verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAMÉ - Alain LETIER
Ludovic NAMUROIS - Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
5330 Assesse
P 302451



Responsable : Pierre-Paul BOULANGER - rue du Ciseau 10
1348 OTTIGNIES - LOUVAIN-LA-NEUVE

Bureau de dépôt : Assesse. Périodique trimestriel
Avril- Mai - Juin 2025